

Interview de Jacques Santer: les hésitations européennes face à l'unification allemande (Sanem, 3 mai 2006)

Source: Interview de Jacques Santer / JACQUES SANTER, Étienne Deschamps, prise de vue : François Fabert.- Sanem: CVCE [Prod.], 03.05.2006. CVCE, Sanem. - VIDEO (00:05:03, Couleur, Son original).

Copyright: Transcription CVCE.EU by UNI.LU

Tous droits de reproduction, de communication au public, d'adaptation, de distribution ou de rediffusion, via Internet, un réseau interne ou tout autre moyen, strictement réservés pour tous pays.
Consultez l'avertissement juridique et les conditions d'utilisation du site.

URL:

http://www.cvce.eu/obj/interview_de_jacques_santer_les_hesitations_europeennes_face_a_l_unification_allemande_sanem_3_mai_2006-fr-41833b94-d3b9-4d5b-b0a5-84de5601c84b.html



Date de dernière mise à jour: 04/07/2016

Interview de Jacques Santer: les hésitations européennes face à l'unification allemande (Sanem, 3 mai 2006)

[Étienne Deschamps] La chute du mur a conduit, même si on ne s'attendait pas à ce que ça se passe aussi vite, à la réunification allemande. Est-ce que vous considérez que la réunification allemande était une chance ou, au contraire, peut-être une menace, ou une difficulté supplémentaire, pour la construction européenne?

[Jacques Santer] Vous savez, la réunification allemande, ça posait un certain nombre de problèmes dès le départ... Pas pour nous ici: nous nous sommes tout de suite prononcés pour la réunification allemande, ici le gouvernement, également mon ministre des Affaires étrangères, monsieur Poos, etc. Il n'y avait pas de problème. Mais même à l'intérieur de nos partis, il y avait des problèmes. Et là, je dois dire – moi j'étais à l'époque président du Parti populaire européen, de 1987 à 1990 – et alors, chez nous, il y avait un certain nombre de membres influents qui avaient un certain nombre de réticences, je dirais, à cet égard. Notamment Ruud Lubbers, du côté néerlandais, mais également Andreotti, qui était à l'époque président du Conseil italien, qui disait – et ça rendait furieux Helmut Kohl – qui disait: «Il vaut mieux avoir deux Allemagnes qu'une seule», n'est-ce pas.

Et alors j'ai pris l'initiative. J'avais téléphoné à Kohl, c'était un samedi après-midi, à sa maison personnelle en Allemagne, et je lui ai dit: «Écoute, il faut faire quelque chose, il faut se rencontrer avec tous nos chefs de gouvernement et présidents de partis». Et alors, j'avais organisé une réunion informelle à Pise, en Italie – c'était en marge du congrès, à ce moment-là, des jeunes – où un certain nombre d'entre nous devait de toute façon s'y rendre pour parler devant le congrès des jeunes du Parti populaire européen. Et alors, on s'est rencontré à Pise, donc à titre tout à fait personnel et informel, avec tous les chefs de gouvernement démocrates-chrétiens et les présidents de partis. Et on a discuté du matin au soir sur le sens de l'unification allemande, pour l'Europe également. Et en fin de compte, il y avait une conférence de presse d'Andreotti et de moi-même, parce qu'Andreotti était l'hôte et alors, Andreotti également s'est rallié à la réunification allemande devant une presse italienne ébahie, qui n'avait jamais vu cela. Et depuis lors, je crois que les démocrates-chrétiens se sont ralliés à l'idée de la réunification allemande.

C'est pour vous dire que cette idée ne passait pas si facilement. C'est la raison également, je crois, ces initiatives – il y en a eu également d'autres – que j'ai prises, qui ont déterminé Kohl également à me soutenir pour d'autres raisons, parce qu'il avait à ce moment-là une situation très délicate sur le plan européen, notamment au sommet à Strasbourg – je me rappelle – sous présidence française, n'est-ce pas. Il m'a toujours dit que c'était un des sommets les plus difficiles qu'il a vécu à ce moment-là. Mais ça s'est relativement bien passé. Mais il y avait Margaret Thatcher... et il y avait également Mitterrand, qui un moment donné, était assez réticent. Il m'en a toujours parlé, pas Mitterrand, mais Helmut Kohl. Également lorsqu'il a rencontré encore Gorbatchev à Kiev, ou lorsqu'il a fait encore une visite officielle pour le quarantième anniversaire de la RDA, etc. Donc, il y avait à ce moment-là beaucoup de remous, je dirais, parce qu'on était pris au dépourvu. Même un homme aussi intelligent, aussi diplomate et aussi européen que Mitterrand, il était incertain avec lui-même, n'est-ce pas. Ce n'était pas qu'il était opposé, mais c'était une incertitude, je dirais, due certainement à l'éruption de ce phénomène à l'intérieur de l'Union européenne, où personne n'était préparé.